

Le bûcher de la passion

●●● Gérard Joulé, *Epalinges*

Angie David,
Dominique Aury. La vie secrète de l'auteur d'Histoire d'O, Léon Scheer, Paris 2006, 608 p.

Régine Desforges,
O m'a dit. Entretiens avec Pauline Réage, Pauvert, Paris 1995, 170 p.

Vocation clandestine. Entretiens de Dominique Aury avec Nicole Grenier, Gallimard, Paris 1999, 118 p.

Madame Récamier retenait par ses silences, la Religieuse portugaise et Julie de Lespinasse par leurs cris, George Sand par ses complaisances, ses cigares et ses confitures. Madame de Staël attirait par ses idées et sa conversation et Anne de Noailles par ses beaux yeux creux. Il n'y a pas de recette. On cherche vainement le mot qui résumerait l'attrait de Dominique Aury. Le retrait peut-être ou la clôture.

Femme de l'ombre et de la clandestinité, qui approfondit son ombre et son effroi jusqu'à en faire un diamant nocturne et clandestin. Clandestine dans ses amours, dans ses écrits, dans son action de patriote résistante sous l'Occupation. Aimant les hommes, l'amour, la nuit, la littérature, ce et ceux qui brûlent. Aimant le courage physique et l'exaltation d'un pays en état d'insurrection, cette ivresse de la guerre et de l'action que connut aussi Jeanne d'Arc et dont elle ne se repentait jamais. Quand la guerre est juste, il faut l'aimer doublement. Il faut aimer tout ce qu'on fait, même le mal si on se trouve à le faire, ou ne pas s'en mêler. Rien n'était moins à la mode qu'*Histoire d'O* en 1954. Le livre, paru au grand jour, mis en vente sans aucune restriction ni précaution, exposé dans les vitrines de tous les libraires (point très nombreux) qui pensaient pouvoir le vendre, fut considéré comme un simple objet de curiosité. C'est un prix littéraire, comme on sait, appuyé d'une petite parade en

masque, qui le fit passer du rang de *curiosa* à celui de grand succès de librairie et qui lui procura diverses persécutions de la part de la police et des commissions de censure. Son éditeur fut le premier surpris et réjoui, et plusieurs de ceux qui s'étaient montrés les plus difficiles et les plus délicats déplorèrent le coup de projecteur qui, en lui apportant un vaste public, risquait de vulgariser un livre trop précieux pour être livré à plus de quelques amateurs.

L'érotisme en littérature ne se justifie que s'il est exceptionnel. Maintenant on peut se demander où commence et où finit la littérature. C'est la même chose que de se demander où commence et où finit l'homme. Qu'est-ce qui est de l'homme et qu'est-ce qui n'en est pas ? Qu'est-ce qui est de la littérature et qu'est-ce qui n'en est pas ? Si l'on consulte les livres et les auteurs dont Dominique Aury a si merveilleusement parlé,¹ on sera vite renseigné.

Admirable Dominique Aury qui restera, sous le masque de Pauline Réage, l'auteur d'*Histoire d'O*, celle dont Jean Paulhan, dans sa préface au livre, cite cette phrase superbe : « Je serai ta fille de joie », en évoquant la possibilité qu'il y eût là plus qu'une belle phrase.

1 • Dominique Aury a traduit de nombreux auteurs anglo-saxons, d'Evelyn Waugh à Henry Miller.

Ascèse de l'amour

L'amour, en réalité, quand il dépasse certaines limites, n'est simplement joyeux qu'en apparence. Paulhan encore parlait d'inconcevable décence à propos d'un livre dont le sujet est la formidable ascèse de l'amour menée sur la personne d'une femme par une méthode de dégradation et d'humiliation progressives, volontairement acceptées par l'héroïne. Souffrances et humiliations d'où se dégage, par quelle chimie dont elle a le secret - on peut parler de grâce - une pure joie.

Songeons que dans la mystique - comment ne pas évoquer Madame Guyon ? - la soumission, le plaisir fier d'abaisser son corps, de le donner aux chiens, est une hauteur et une délectation qui passent tout plaisir et tout orgueil. Il n'est pas de plus rigoureuse et cruelle école d'ascétisme que celle du pur amour.

Effacer le monde, effacer le temps, ne pas savoir où l'on va, ne jamais fuir une épreuve, ne jamais se raidir, ne se fier ni à son instinct ni à son courage, se briser le cœur sans oser espérer un jour ne plus rien sentir, s'arracher l'âme peu à peu quand on voudrait se l'arracher d'un coup, sans cesse étouffer cette flamme toujours renaissante, et sans en avoir l'air continuer de vivre et de remplir ses devoirs, n'est-ce pas vivre dans la clandestinité au grand jour ? N'est-ce pas passer pour ce que l'on n'est pas ? Et cette délectation d'orgueil elle-même, l'éteindre, l'oublier. Voilà ce que pourrait dire une Madame Guyon, voilà ce qu'éprouve O, princesse de Clèves au bordel.

Quand le langage ne sert plus à décrire, la maison à habiter, la plante à nourrir, alors commencent le poème, le palais, le jardin. Quand l'amour ne sert plus qu'accidentellement à la procréation, com-

mence le plaisir cruel ; quand le couvent n'est plus l'asile de la prière, il devient l'école des amoureuses. Quand la femme se libère, Pauline Réage l'encage et du bordel fait un cloître. Clôture, règle, discipline. Le plaisir exige un lieu clos, la règle est la condition de la liberté puisqu'elle débarrasse de l'inutile et du superflu.

A l'abri des murs et des portes capitonnées et dans le respect formel de la règle, se constitue une société parfaitement fermée, parfaitement secrète, un cercle coupé de la vie sociale, suprême artifice de la vie de société, société gratuite, toute de convention. Tel est pour un cœur simple ou pour une amoureuse le comble de l'amour : la vie en cage.

Mais attention. Quand tout est jardin, poème, palais, quand une société ne travaille plus et ne fait plus d'enfants, elle touche à sa fin ; le comble du raffinement est la première étape de sa disparition.

Porteurs du sacré

Dominique Aury était trop fine Française pour l'ignorer. Elle savait que la littérature est un luxe, qu'elle ne peut remplacer d'autres nourritures plus essentielles et dont elle a peut-être pris au cours des siècles la place car ces autres nourritures étaient devenues avariées. S'il n'y a plus de peuple, il n'y a plus d'aristocratie, or il n'y a d'aristocratie que pour le peuple, comme il n'y a de pasteur que pour le troupeau. Le malheur, c'est que plus personne ne veut être pasteur ni troupeau. Chacun veut être autonome. C'est ainsi que de grands royaumes et de grandes civilisations se sont écroulés.

Sans l'enfer et le ciel, la littérature n'existerait pas, et celle qui prétend s'en passer n'en est plus. Milton, Blake, les sœurs Brontë, Poe, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, Sade, Melville, Dickinson, tous ont eu affaire à Dieu, tous lui ont fait la guerre, tous ont accompli ses desseins. Sans le ciel et l'enfer, sans ces os, ces squelettes à ronger, ils n'existeraient pas. Tous se sont nourris de Dieu, de sa chair ou de son cadavre. Leur œuvre à chacun d'entre eux est hérétique au sens propre du terme, car elle est personnelle et particulière.

La différence est mince entre Sade et Agnès de Foligno, entre la Religieuse portugaise et Julie de Lespinasse, entre Gilles de Rais et Mme d'O, entre Madame Guyon et Phèdre, Pasolini et Jean Genêt. Huis clos de couvent, littérature d'enfermement, de château, de chapelle, de prison. Ils furent les porteurs du sacré dans un monde qui chaque jour se désacralisait et se sécularisait un peu plus. Ils ont servi Dieu, croyant parfois servir le Diable. Mais ils n'ont pas servi le Monde, et c'est pourquoi ils furent des écrivains. Des livres, D. Aury disait : « Ils durent plus que les forêts : tous nos secrets sont là. » Des hommes : « Des voyageurs perdus entre les vagues et les nuages. » De *Manon Lescaut* : « Ce roman de moraliste anéantit la morale, détruit la culpabilité et l'innocence. Ce qui demeure immortel est en définitive l'image d'une fille folle de plaisir et perdue, en qui renaît le mythe de Marie l'Égyptienne qui se vendit aux bateleurs pour rejoindre le "Bien-Aimé". » D'*Aldolphe* : « On regarde un supplice qui ne finit pas. Mais on reste pour entendre derrière la porte les cris, ce qui n'échappe aux âmes que dans les supplices, la vérité de la honte, du remords, du désir, du désespoir. Cela s'applique aussi aux héroïnes racinien-

nes. » De Balzac : « Il n'aime que ceux que l'affreuse solitude de la passion dresse contre la société. »

La littérature est la forêt du Mal. L'écrivain peint ce qui est perdu et criminel aux yeux de la loi et de la société. Mais ce qui est perdu lui est plus cher que les constructeurs de la cité du Bien, comme est plus chère au bon pasteur la brebis perdue qu'il est venu sauver.

Sauver mais pas pour la réintégrer à la société et à la vie du monde. Sauver pour l'emporter contre son cœur dans son château du ciel. Et le paradoxe n'est pas mince de voir Balzac, défenseur du trône et de l'autel selon les principes de De Maistre et De Bonald, ne s'intéresser qu'à cette passion solitaire destructrice de toute société. C'est que cette contradiction est logée au cœur des choses tout comme au cœur de l'homme qui ne pourra jamais faire sa paix ici-bas et qui sera toujours en guerre.

Aimez-la !

A cause de tout cela, à cause de tous ces mots brûlants, à cause de cette nuit qui l'auréole, je voudrais que Dominique Aury, qui alimenta le terrible feu qu'allumèrent au fil des siècles quelques femmes et quelques hommes, trouvât de l'amour après sa mort et je voudrais qu'elle fût aimée demain dans son œuvre comme dans son âme.

G. J.